



Sophie Surrullo

Entre les lignes

Rencontres

**LE RUGBY PRO EST-IL
EN TRAIN DE PERDRE SON ÂME ?**

éditions du
ROCHER

D O C U M E N T

ENTRE LES LIGNES

Sophie Surrullo

ENTRE LES LIGNES

LE RUGBY PRO EST-IL EN TRAIN
DE PERDRE SON ÂME ?

*Décryptages, au cœur du sujet,
avec une sélection capée*

Préface de Jean-Louis Bérot
Postface de Jean Cormier

 éditions du
ROCHER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

QUAND LE RUGBY GRANDIT... PREMIERS SYMPTÔMES D'ALERTE

Penser que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes ne serait pas plus exact que se dire que c'était bien mieux avant, quand le rugby était encore amateur même si l'argent circulait sous le manteau. La démocratisation et l'engouement que le rugby suscite ne vont pas, en effet, sans poser des questions, sa croissance et paradoxalement les difficultés financières de certains clubs sans soulever des inquiétudes, l'émergence de nouveaux comportements sans susciter des doutes, l'uniformisation des systèmes de jeu sans créer une certaine monotonie... largement relayés, voire amplifiés par les médias et les amateurs (éclairés ou non). Ces difficultés et ces dérives montrées du doigt, et dont vous trouverez une sélection en annexe, sont-elles un fantasme, le reflet de la réalité, ou seulement des épiphénomènes sans grande répercussion ?

SECONDE PARTIE

DIX-SEPT ANS DE PROFESSIONNALISME : UN ESSAI... TRANSFORMÉ ?

Après être entrés dans le vif d'un sujet complexe, partons sur le terrain et dans les vestiaires, C'est-à-dire, là où tout s'est passé... et où tout se passe encore, pour le plus grand bonheur des amateurs et amatrices de ce sport.

Retrouvons-y plusieurs générations de joueurs et joueuses, ancien(ne)s et actuel(le)s, d'entraîneurs, de managers, de présidents... Bref, de tous ceux qui ont fait, font et feront le rugby d'aujourd'hui et de demain.

À travers leur expérience, ils ont accepté de nous raconter le rugby, la manière dont ils le vivent, au quotidien, avec ses exigences, et la manière dont ils le voient évoluer.

Le rugby est-il en train de succomber aux sirènes du business ?

Le jeu de se soumettre aux contraintes économiques, de perdre de sa saveur, et les joueurs, non pas leur valeur mais leurs valeurs, leur motivation, leur plaisir ?

Réponses du terrain, en tête-à-tête, où le off restera off, partage de ces valeurs valeurs oblige, mais où les entretiens se feront sans langue de bois, avec passion, réflexion et convictions.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'autres. Certains même sont des moteurs, des leaders pour leur équipe. *« C'est important en effet de pouvoir faire confiance à un groupe de joueurs qui rassurent les autres dans les matches et les moments difficiles. Ces leaders, il faut les faire jouer. Parce que c'est eux qui vont vous faire gagner. Et ceux-là, il faut les bichonner, parce que c'est eux qui vont emmener les autres dans le sens souhaité. »*

Du coup, est-ce que cela ne crée pas des tensions, des jalousies ? *« Cette concurrence est aggravée et minorée. Aggravée parce qu'elle crée en effet des oppositions, des tensions difficiles à gérer, et minorée parce que l'argent, le fait d'être payé fait tout accepter. C'est-à-dire qu'à un moment, le joueur relativise. Ce qui est certain, c'est que le joueur doit arriver, aux yeux de tous, à se rendre incontournable. Son concurrent doit se dire "bon, il est meilleur que moi". »* Pierre me montre *L'Équipe*. *« Là, par exemple, il y a un article sur ce joueur australien qui vient en France. Il dit qu'il vient aussi en France parce dans l'équipe nationale, il serait toujours second, parce que l'autre est meilleur que lui. »*

Pierre me rappelle que l'entraîneur est confronté à de multiples personnalités, et qu'il est essentiel pour lui de savoir à qui il a affaire, à qui il peut faire confiance ou pas. *« Globalement, il y a dans chaque équipe, quelle qu'elle soit, ce n'est pas péjoratif de le dire, des gens qui sont pour vous et d'autres qui sont contre vous, comme en politique. Et la performance finale est hypothéquée en fonction de ce système relationnel. L'objectif permanent pour un entraîneur, c'est de savoir fédérer les joueurs derrière le jeu à réaliser. Ceux qui sont pour vous, c'est facile, ceux qui sont contre vous, c'est plus compliqué et cela passe par la confiance que vous leur accorderez en leur donnant du temps de jeu qui leur permettra de montrer ce dont ils sont capables. La coopération avec les*

plus favorisés en sera meilleure. L'entraîneur a besoin des leaders. Peu importe de savoir s'ils fonctionnent bien entre eux ou pas, s'ils vont passer des vacances ensemble ou pas. S'ils sont bons, s'ils vous amènent à gagner et s'ils s'engagent sans peur dans le jeu que vous souhaitez, ceux-là vous les prenez. Même s'ils ne s'entendent pas bien parce que vous savez que sur le jeu à faire, ils vont être d'accord, ils vont vous ressouder le groupe. Ils vont entraîner, avec eux, ceux qui ne disent jamais rien, et réussir à inciter les "syndicalistes", ceux qui sont toujours contre tout, tout le temps, à s'engager sans restriction dans le projet de jeu. Pour peu que les résultats viennent, on va fédérer le collectif derrière le jeu choisi. On aura la performance optimale le jour J pour l'Équipe de France par exemple, c'est là où peut-être Marc Lièvremont a fait une erreur dans son casting. Les deux premières années, il pouvait se permettre de changer de joueurs, pour les connaître, les observer. Mais la troisième année, il fallait qu'il y ait déjà un groupe et qu'il lui fasse confiance⁷. »

Quelle place pour le collectif ?

Quand le rugby devient son métier, quoi qu'on en dise, les choses changent. Les motivations diffèrent en fonction des individus. Les individus ont tendance alors à primer sur le collectif. Même si le rugby s'en défend, sa médiatisation tend, de plus en plus, à faire émerger, voire à créer des « stars », des joueurs de notoriété internationale plus particulièrement. Toulon en sera, avec son recrutement pour la saison 2012-2013, l'illustration la plus flagrante. *Midi olympique* ira même jusqu'à qualifier l'équipe varoise de « dream team » ou de « galactique », deux expressions héritées de sports où la

starification n'est plus à démontrer, à savoir, pour ne pas les citer, le basket et le football. Avec les effets pervers que l'on connaît bien dans le milieu du ballon rond... Homme d'analyse, Pierre a certainement un avis sur cette évolution. *« Jouer, ce n'est pas seulement un métier pour moi. Jouer, c'est jouer. C'est l'extase de l'incertitude, de la créativité, l'envie de faire. Ce n'est pas du tout comme cela que je perçois le concept de professionnalisme. Ceci dit, on ira de plus en plus vers une gestion de l'excellence au travers des individus, beaucoup plus qu'au travers d'une équipe. Parce que cette équipe est, comme on l'a évoqué tout à l'heure, beaucoup plus mouvante qu'avant. Mais le collectif existera toujours malgré tout. On le voit maintenant avec ces bancs où on laisse des joueurs, de très bons joueurs. Quand on les fait rentrer sur le terrain, ça finit par bien passer parce qu'ils finissent par tout accepter. »*

Mais quand on voit des joueurs d'excellence changer de club et se retrouver sur le banc alors qu'ils étaient plutôt des titulaires, ça doit être difficile à vivre ? *« Moi, je ne l'aurais pas accepté. J'aurais préféré aller jouer dans une petite équipe là où j'aurais pu jouer tout le temps plutôt que de rester sur le banc. La différence, c'est qu'aujourd'hui, l'argent légitime tout. De mon temps, on aurait été libre de dire ça ne me va pas, je vais voir ailleurs. »* Ce qui signifie que l'attachement à un club n'existerait plus ? *« C'est terminé tout ça. Avant, on était attaché à un esprit, à un style, à un relationnel fort avec sa ville... »* Du coup, le risque tant redouté que le rugby ne prenne la voie du football est-il un pur fantasme ou une réalité ? Pour Pierre, la dérive existe déjà. Même s'il relativise. *« L'effet n'est pas trop pervers parce qu'il n'y a pas encore des sommes, comme au football, énormes. Mais si demain les budgets enflent, si on a un succès encore plus criant et que l'argent afflue, on tombera dans les excès du football. »*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Avant de reprendre. « *Le joueur, avant d'être professionnel, a suivi tous les échelons de l'éducation. Il a été pris en main, j'espère, par plus d'éducateurs que d'entraîneurs. L'éducateur lui apprend à se tenir et à jouer, l'entraîneur lui apprend à gagner. Si gagner est une fierté dans le monde amateur, il devient dans le monde professionnel, une nécessité. Le joueur amateur pratique un jeu, le professionnel, un labeur.* » Pierre développe sa pensée. « *Aujourd'hui, le joueur est pris en charge par son club, dix fois par semaine en moyenne, c'est-à-dire qu'il suit deux entraînements par jour en moyenne, pendant cinq jours. Il n'a donc plus le temps d'avoir une vie sociale. De mon temps, il nous fallait une réussite sociale que nous avons tous connue. Dans ma ville, j'en suis un des exemples. J'ai été pris en main, on m'a appris à jouer à ce jeu, à être éduqué à travers lui, certes, mais j'ai été obligé de travailler en dehors du rugby, pour m'élever socialement. J'ai refusé une dizaine de capes contre l'Italie, la Roumanie et l'Argentine parce que je n'avais, à l'époque, rien à apprendre rugbystiquement en les affrontant. J'étais plus utile dans mes affaires et ma famille. Et plus solvable auprès de mes dirigeants qui se portaient caution pour les affaires que je créais. Ce sont les dirigeants qui ont été formidables, il n'y en a plus beaucoup en vie, mais je fais comme s'ils existaient encore. Je pense beaucoup à eux parce qu'à Dax, si on n'a pas gagné les titres que l'on méritait de gagner, on a tous eu beaucoup de réussite sociale. On a d'ailleurs toujours été cités en exemple.* »

Il réfléchit. « *Quand je parle des réussites sociales que l'on a eues, tout le monde n'a pas été au même niveau, mais le rugby nous a donné une certaine notoriété, un nom, et nos affaires en ont bénéficié. Si les joueurs professionnels disent "Oh, le rugby C'est toute ma vie", cela n'a pas été le cas pour nous.* » Même si je subodore la réponse, je pose quand même la

question. « Pour nous, le rugby ne fut heureusement qu'une partie de notre vie, qui allait nous permettre d'avoir une autre vie. Un tremplin. Une vie heureuse parce qu'on a fait de nous des hommes. C'est sûr, c'est un jeu qui fabriquait des hommes. »

Quand le rugby devient, pour reprendre l'expression employée par Pierre, un « labeur », que devient l'amour du maillot, qui lui est si cher ? « Sa disparition est un peu à craindre. Mais il est évident que pour des besoins de survie, pour les professionnels, qu'on leur colle n'importe quoi sur le dos, c'est autant d'argent qui rentre dans la caisse. L'amour du maillot, l'identité des clubs, ont volé en éclats. Mais ce n'est pas parce que ça a volé en éclats chez les professionnels que C'est partout pareil. Il faut aller dans le rugby des villages, c'est formidable, le rugby des villages qui existe, j'aime beaucoup... un club que j'aime beaucoup C'est Saint-Vincent-de-Tyrosse... il faut voir combien ils aiment leur club, dans quelles conditions ils pratiquent le jeu de rugby. Chez eux, le maillot, c'est quelque chose et le clocher du village aussi. » Il s'interrompt. Des images remontent. « Je me souviens d'un jour où Béziers fêtait, je pense, son dixième titre consécutif, en 1983. Et le même jour, Habas⁶, petit village d'ici, était champion de France. Les vieux de Habasen parlent encore de ce titre, c'est fabuleux ! Ils en parlent sans doute plus que les Biterrois qui ont tellement été gâtés qu'ils ne savent plus dire les années où ils ont été champions. À Habas, ils connaissent encore la date, et ils vont au bistrot tous les ans fêter ça, ils pintent, ils fêtent ça encore. Le rugby donne des vertus en partant d'en bas. Alors que dans la pratique, dans la façon de vivre effectivement le rugby aujourd'hui, il y a dans le haut du panier une vie tout à fait autre, parce que ce n'est plus un championnat de clubs

mais un championnat de bassins économiques, ce qui change les choses. Mais les professionnels sont, en principe, obligatoirement issus d'un rugby de clocher, et ont reçu l'éducation, j'espère, qu'il fallait, pour faire plus que de simples joueurs de rugby. »

Quand Pierre évoque le rugby des villages, le fossé creusé par le professionnalisme a-t-il des répercussions sur tous ces petits clubs ? *« Je passe dans les petits villages, partout, il faut connaître les gens qui s'en occupent. Ce bénévolat, nos politiques ne se rendent pas compte de sa valeur. Je me demande d'ailleurs s'il peut y avoir une vie sans bénévolat, je ne pense pas. Je ne veux pas y croire. Des femmes qui après les matches font griller les ventrèches, les cœurs d'oie, qui préparent une bouffe, tout cela existe toujours. Et j'espère que cela va continuer à exister. Il ne faut pas qu'ils soient des assistés dans les villages, il faut que chacun y mette du sien. Parce que c'est cette volonté qui crée l'osmose de ce sport, qui n'est pas fait comme les autres. C'est pourquoi il faut choyer le bénévolat. »*

Pour aller plus loin, je lui demande s'il pense que le professionnalisme a pu tuer certains clubs, historiques, comme l'US Dax par exemple. Autrement dit, si le rugby était toujours amateur, ce club ferait-il toujours partie de l'élite française ? *« Je pense que oui, parce qu'avant, Dax était une équipe comme Agen. Nous étions des équipes de terroir. Nous avions deux étrangers à Dax, l'un qui arrivait de Peyrehorade et l'autre de Morcenx ! »* Il rit. *« Quand ils nous emmerdaient, on le leur faisait comprendre : »*

Vous n'êtes pas d'ici vous, fermez-la, vous êtes des étrangers ! C'est ahurissant, ça. Maintenant, quand il y a deux Dacquois qui jouent... oh, la la la la ! Il y a un bruit dans la ville qui court. On est content. C'est fou. Bon, le rugby attire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les raisonnements. Le French flair ne dure que 30 secondes. Alors on se rappelle de ça. Le problème, si vous voulez gagner des matches, c'est qu'il reste 79 minutes 30 secondes ! c'était là où les Anglais nous disaient "Sorry, good game", mais ils étaient bien contents parce qu'on faisait, certes, le spectacle mais on leur laissait le résultat final ! » Pierre précise alors que quand on joue, on gagne parce que, 80 minutes durant, l'équipe a respecté les bases, les fondamentaux du rugby. Et qu'ensuite, on peut penser au beau jeu, pas l'inverse. « Quoi qu'on en dise, un match n'est beau que quand vous l'avez gagné. De quoi on se rappelle ? Des titres et des actions qui ont fait remporter la victoire. »

L'évolution, une histoire de contexte

Les exigences, liées au professionnalisme, à ses enjeux économiques, à la médiatisation et aux attentes du public ne sont-elles pas plus fortes aujourd'hui ? Pierre ne le pense pas. Accéder à l'élite et s'y maintenir n'est, pour lui, pas plus difficile que du temps où il jouait. La pression, guère plus forte. « *Le professionnalisme, pour moi, c'est un état d'esprit. Je pense qu'un joueur de haut niveau amateur aurait été un joueur de haut niveau aujourd'hui dans le sens où son état d'esprit est d'être passionné, organisé pour vivre sa passion au maximum. C'est quelqu'un qui va être consistant dans son engagement. L'évolution, c'est tout ce qu'il y a autour. Aujourd'hui, effectivement, le professionnalisme nous permet de gagner de l'argent, l'organisation est différente. On a plus de temps pour travailler, pour récupérer en plus du temps de compétition. Avant, vous aviez la compétition, un peu d'entraînement et vous travailliez à côté. C'est ce contexte-là qui a changé. Les*

contraintes de calendrier sont les mêmes. Aujourd'hui, on se plaint toujours. Quand on dit "ça n'a pas changé", ça veut dire qu'auparavant ces contraintes de calendrier existaient déjà. Quand j'étais entraîneur de l'Équipe de France, on avait encore moins de temps de préparation. Là, ils sont partis depuis le 28 juin. En 1995, quand je suis allé avec mon équipe en Coupe du Monde, on est parti une semaine ensemble avant de s'envoler pour l'Afrique du Sud. » Il s'interrompt, pour mieux se souvenir. « Quand on se plaint des tournées, aujourd'hui c'est deux matches. Nous, on partait 4 à 5 semaines pour 8 à 10 matches. On partait à 27 joueurs, aujourd'hui ils partent à 30. On partait dans le prolongement de la saison. »

Le contexte a donc changé et on ne peut résumer le professionnalisme à l'argent. Impossible parce que du temps où Pierre jouait au rugby, l'argent circulait déjà sous la table. Il me le confirme. « C'était l'amateurisme marron. Le professionnalisme n'a fait qu'officialiser cette pratique. Les sommes ne sont pas comparables, ne sont plus comparables, mais c'était une réalité. » Si les conditions extérieures et non intrinsèques ont évolué, ont-elles une incidence sur la motivation des joueurs ? L'amour du club est-il le même que de son temps ? Nous revenons une fois encore à l'environnement. « L'amour du club existe toujours, je crois, mais les joueurs sont aujourd'hui dans un contexte de mobilité, pour différentes raisons. Les agents ont intérêt à faire tourner un maximum leurs joueurs, qui gagnent en expérience. On oublie trop souvent qu'à un moment donné, l'appartenance au club, au maillot, est importante. Le joueur a besoin de se reconnaître dans l'équipe où il joue. C'est pourquoi, au Racing, nous tenons à retracer toute notre histoire, c'est de notre devoir aussi de faire ce lien avec le passé. »

« Le joueur étranger n'est pas le problème »

Je m'interroge sur les motivations d'un François Steyn, par exemple, et les raisons qui lui ont donné envie de signer au Racing. *« Il a été voir le club sur Internet. Souvent, les joueurs étrangers connaissent mieux le Racing que les joueurs français... quand il a vu que c'est un club omnisports qui a formé le plus de champions du monde, de champions olympiques, il a été tenté. »* La tradition, comme un moteur, non comme un poids, l'histoire qu'on a envie de continuer à écrire, sous les couleurs d'un club. J'imagine aussi que le projet qui est présenté au joueur est un élément important dans sa décision. Pierre approuve. *« Ensuite, je crois qu'ils ont besoin de structuration, de savoir où ils posent les pieds, de connaître le moyen et le long terme, de voir des repères concrets pour se situer dans l'évolution du projet présenté. »* Nous avons tout à l'heure évoqué la venue de François Steyn au Racing. Comment se passe l'intégration des joueurs étrangers ? *« Je crois en la diversité, on est tous différents de toute façon. Je ne regarde donc pas s'ils sont français. On essaie de partir de la différence individuelle pour ensuite fonctionner ensemble. Chaque expérience peut être profitable à un groupe à une seule condition, c'est que chaque individu ait envie de la partager et qu'il ne soit pas là uniquement pour prendre. Donc, c'est en établissant des règles très simples de fonctionnement et en les faisant respecter que cela marche. »* Pierre m'explique qu'au début, recruter des joueurs étrangers a été une nécessité pour le club. *« Il faut savoir que les joueurs français ne voulaient pas venir quand on était en Pro D2, parce que le Racing n'était pas attractif. Comme on voulait une équipe compétitive, on a été obligé d'aller chercher des joueurs étrangers. »*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avec les personnes qui l'ont mise en place au FC Barcelone, à Manchester... j'ai été convaincu. Ils ont choisi, au rugby, le Stade toulousain, parce que, pour eux, c'est un tremplin pour pouvoir ensuite le médiatiser. Les joueurs y travaillent de manière régulière la vision périphérique, en 3D, avec des choses qui se déplacent de plus en plus vite. On n'est plus dans "il faut faire la passe à droite, il faut faire la passe à gauche". On essaie d'améliorer l'individu. C'est pour cette raison que l'on travaille sur la vision, le déplacement, l'évolution physique, évidemment sur le stratégique, le technique. Cet accompagnement médical est donc essentiel pour que le joueur soit à son meilleur niveau sur le terrain. Si on le sent fatigué, immédiatement, on lui fait un prélèvement. Quelques fois, il m'est arrivé de dire à un joueur : tu restes avec les kinés, tu ne viens pas à l'entraînement. Il me répond "mais pourquoi ? Je suis bien". Je lui explique qu'il doit rester parce que je sais qu'il n'est pas au mieux de sa forme. En fonction des prélèvements et des signaux rouges qui sont allumés, il risque de se blesser en venant jouer. Donc, sans qu'il le sache, je l'ai arrêté. C'est typique de cette évolution professionnelle où l'on est déjà dans l'anticipation de la blessure chaque fois que l'on peut, même si l'on n'évite pas tout, évidemment. »

La médiatisation et ses effets

N'a-t-il quand même pas l'impression que malgré tout, les joueurs, en raison du niveau et des rythmes de jeu, des nouveaux gabarits... se blessent davantage ? Il me répond que ce n'est pas le cas et que c'est la médiatisation qui donne cette impression. « On dit qu'il y a moins de requins aujourd'hui dans les océans, mais il paraît qu'il y a plus de gens qui se font dévorer.

Est-ce que les requins ont plus faim qu'avant ? Non. Il y a plus de gens dans l'eau surtout. Il y a beaucoup plus de gens qui se déplacent, qui vont dans l'eau, qui font des activités de planche... Et après, vous y rajoutez la médiatisation. La télé est rentrée partout dans le rugby, dans les salles de musculation, dans les vestiaires, dans les maisons... Il y a le côté très positif de la médiatisation qui permet la visibilité, les partenaires qui viennent nous rejoindre, mais il y a aussi le revers de la médaille. » Le mobile de Guy sonne. Il répond qu'étant en rendez-vous, il rappellera, et raccroche. « Je ne sais plus où j'en étais... »

Il sourit. La médiatisation. « Je pense qu'elle fait aussi partie du professionnalisme. Il y a eu une époque amateur où le rugby ne rentrait dans les maisons qu'au travers du Tournoi des Cinq-Nations avec Roger Couderc. Aujourd'hui, la finale du championnat par exemple, est télévisée, et par Canal+ et par France Télévisions. Tous les matches sont retransmis, chaque semaine, sur Rugby+. » Après l'évolution des hommes, de la structure, des méthodes, de l'accompagnement... nous abordons celle du jeu. Qu'en est-il ? Comment se situe-t-il par rapport à celui de l'hémisphère sud notamment ? Est-il en retard, en avance ? « Je ne crois pas que le rugby de l'hémisphère sud soit plus en avance que nous. » Il réfléchit. « Quand je suis allé en Nouvelle-Zélande, j'ai été voir les Waikato s'entraîner durant la semaine, et hormis le fait qu'ils ont moins de matches, qu'ils travaillent en province, je n'ai pas senti de différences. Je ne sais pas si cela fait partie des choses dont on peut parler mais... on a l'impression que les joueurs de l'hémisphère sud, notamment les Néo-Zélandais, on dit qu'ils ont le rugby dans les gènes, qu'ils ont le geste facile... En fait, on se rend compte que Dan Carter par exemple, qui est le meilleur marqueur de points dans le monde, a démarré le

rugby à 7 ans. Depuis cet âge, il tape dans son jardin, son père disait que comme il tapait sur le toit, il cassait les tuiles et les gouttières, alors il lui a mis des poteaux dans son jardin. Après, il a été obligé de reculer au fur et à mesure qu'il grandissait. Vous l'avez vu ce truc ? » Je confirme. « Ce que je veux dire par là, c'est que ces gosseslà, à l'école, en Nouvelle-Zélande, ils jouent au rugby tous les jours. »

Cap sur la formation

Et ensemble. « C'est obligatoire. La grosse réflexion que j'ai eue il y a un an et demi maintenant, concerne la formation issue du milieu scolaire où moi-même j'ai proposé à mes élèves un entraînement, tous les jours au collège. Nous avons d'ailleurs été cinq fois champions de France, comme par enchantement, non pas parce que je suis bon mais parce que les gosses ont travaillé beaucoup plus. Le rugby est le seul sport où le gamin joue le mercredi uniquement et de temps en temps le samedi. Si vous posez la question aux nageurs français qui sont aujourd'hui champions du monde, recordmen du monde, ou encore aux handballeurs ou aux footballeurs, dans tous ces sports où l'on arrive maintenant à rivaliser avec les meilleurs, vous vous rendez compte que très jeunes, il sont déjà dans l'eau, avec un ballon de foot ou de hand dans les mains quasiment tous les jours. »

Ce qui nous mène à évoquer la formation et l'apprentissage, qui, dans ces sports, se font dès le plus jeune âge. « Pour en revenir aux Néo-Zélandais, de 4 à 16 ou 17 ans, à la maturité physique, ils touchent le ballon tous les jours, donc ils ont une technique, ils travaillent sur l'évitement, la gestuelle. En plus, ils font attention, quand ils sont très jeunes, d'opposer des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mon job » que l'on peut parfois entendre dans la bouche de joueurs ou de journalistes sportifs étant sur ce point, à mon sens, assez significative. « *On ne peut pas être uniquement sur le talent, il faut du plaisir aussi. Tu peux avoir plein de talent, mais être dans le devoir, et cela va éteindre ton passage à l'acte. Alors, oui, il y a moins de plaisir, mais qu'est-ce que le plaisir ? Lui aussi a changé, aujourd'hui ! La notion de plaisir a changé. Pour prendre mon propre exemple, je prends beaucoup de plaisir dans mon job mais je ne me marre pas non plus tous les jours. Et puis la visibilité a changé. Autrefois, on pouvait voyager incognito, aujourd'hui on ne peut plus, avec les réseaux sociaux, tout ça... Regarde ce qu'il s'est passé en Nouvelle-Zélande avec l'équipe d'Angleterre... dans la seconde, il y avait des photos, on voyait Tindall...² l'impact des réseaux sociaux montre bien que tu es observé tout le temps. Donc, quand tu es observé tout le temps, le plaisir, tu vas le modérer. Ou tu vas te cacher. Les médias et les marchands de peur ont besoin d'images extraordinaires... donc tu vas tuer cette notion de plaisir aussi. Alors, est-ce que ce sont les joueurs qui l'ont tuée ou est-ce l'environnement qui les empêche de... il y a là une vraie question ! Mais ce que l'on constate aujourd'hui, c'est que davantage de matches sont plus stériles et ce n'est pas simplement lié aux stratégies qui s'annulent... les mecs se marrent moins. »*

La France en retard

Aujourd'hui, le mental pouvant souvent faire la différence dans un match, les rugbymen ont-ils une formation, une préparation, voire un accompagnement qui pourraient les aider à comprendre leur performance et à l'optimiser ?« *En France,*

c'est très, très, très peu pratiqué de manière proactive. J'ai travaillé avec Bob Dwyer, l'ancien entraîneur de l'équipe d'Australie championne du monde en 91, qui était à ce moment-là entraîneur des Waratahs. Il m'avait d'ailleurs demandé d'alimenter le blog sur la psychologie du sport avec lui. C'est extrêmement rare en France. Dans les pays anglo-saxons, le mental fait partie des quatre piliers dont on a parlé. En France, à propos du pilier du mental, on dit au joueur : « Écoute, tu te défonces ». Et c'est tout à fait particulier, parce que C'est une illusion que d'avoir à se sortir tout seul de ses propres doutes et turpitudes ! » J'acquiesce. Il rit. « Parce que nos propres turpitudes sont passées dans des automatismes et ne sont plus accessibles puisqu'elles sont passées dans l'inconscient. Elles sont, à ce moment-là, devenues des automatismes puissants. Donc, la notion de préparateur mental est pour moi essentielle, mais elle est faite sous le manteau car si tu affiches une demande... C'est que tu as un problème psy... C'est con ! »

Éric reconnaît qu'il y a très peu de clubs français qui osent le dire et reconnaître, par humilité, qu'il y a, à un moment donné, un besoin. « Et en plus, ici, ce qui est particulier, c'est que l'on t'appelle uniquement quand il y a un problème et que celui-ci est bien installé. Il va falloir d'abord démêler les nœuds, avec la notion de culpabilité, de prise de responsabilité, et puis remettre les gens dans le bon sens. Alors que la préparation mentale devrait être intégrée en amont, comme le diététicien, le préparateur physique, le technicien, le spécialiste de la défense, du coup de pied... Pourquoi ignorer le mental ? Parce que les gens n'en ont pas ? » Rires. « J'interviens aujourd'hui à l'Insep auprès des DTN³, dans leur master sur la complexité et la performance. Ce sont des débats que l'on a en

permanence, et dans tous les sports. Il y a ce master qui est en place depuis cette année, et grâce à Lionel Lacaze, le patron du cursus, cette dimension a été intégrée à la formation. C'est un ancien lutteur, il se rend bien compte que les peurs, les besoins, les angoisses, toute cette alchimie... » Il s'interrompt. « Que l'on ne peut pas laisser tout ce qui commande le système nerveux et musculaire aux mains de l'ego et du mental. Mais en France, on est vraiment très en retard, alors que les pays anglo-saxons ont compris la nécessité de cette préparation mentale. Cela ne veut pas dire qu'ils s'en débarrassent aussi, qu'ils ont tout réglé. Parce que l'inconscient, les automatismes et les peurs sont des portes d'entrée tellement puissantes qu'elles peuvent reprendre la main au milieu d'un match, avec des gens qui disjonctent ou qui prennent des décisions incohérentes ou inadaptées. » Il réfléchit. « La préparation mentale, qu'ils ont incluse dans la gestion de la performance, évite de se tirer une balle dans le pied. Parce que nous sommes nous-mêmes, avant tout, notre pire ennemi, les autres (partenaires, adversaires, arbitre, supporters, journalistes, sponsors,...) étant des partenaires de jeu, C'est-à-dire des gens qui vont nous tester sur notre force mentale. Comprendre cela ne fait pas forcément gagner pour autant, mais peut empêcher de perdre. »

Les effets de la concurrence

La concurrence accrue entre les joueurs n'amplifie-t-elle pas la peur et, du coup, ne peut-elle parfois produire l'effet inverse que celui escompté ? Éric me répond que l'on peut parler de mille peurs. « *La peur du remplaçant, la peur de rentrer, l'envie de prouver, toutes ces choses-là sont des négations à la*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

envie de donner les moyens de gagner ? J'ai l'impression que parfois, la sportivité pure et nette n'existe plus. Moi, je suis dans une éthique, je suis encore uto-pique, je crois, sur la pratique du rugby pure, et je sais par contre qu'il y a beaucoup de paramètres qui sont autres : des paramètres à la fois politiques, financiers... Je le pense, c'est comme ça aujourd'hui, mais je ne conçois pas, sportive comme je suis, et je serais hyperfrustrée de devoir perdre un match en raison d'autres paramètres. C'est pour cette raison que je suis contente de vivre le rugby au féminin parce que je crois qu'au masculin, je serais trop, même si je gagnais beaucoup d'argent, sur ces valeurs un petit peu bafouées. »

Penserait-elle donc que C'est compliqué, aujourd'hui, de concilier l'amour du rugby avec des valeurs plus business et l'argent ? « Je pense que ce n'est pas si compliqué que ça. Je pense juste que l'on s'éloigne de nos valeurs involontairement. C'est pour cela qu'il faut tenir un langage qui les rappelle, sans qu'il y ait un paramètre professionnel, financier ou autre qui rentrent en jeu pour les joueurs... peut-être que les joueurs, à cause de leur professionnalisme, sont arrivés dans les nondits. Je pense, je ne sais pas. Et comme on joue dans un sport collectif, si à un moment donné, on ne peut pas se dire les choses en face, cela pose problème. Mais attention, on n'est pas là pour dire n'importe quoi ! Il faut que cela soit construit. Comme je dis souvent aux petits jeunes dont je m'occupe, "tu peux critiquer, je suis prête à t'entendre, mais derrière, j'aimerais que tu aies une solution aussi". » C'est la critique constructive. « C'est exactement ça. Sinon, on en revient toujours à son petit ego." Et moi, moi, moi, j'existe, je suis là..." Dans le management sportif, il faut savoir où sont la priorité et l'axe pour avancer. Ton but est d'avancer, ton but est d'avoir des performances sportives pour arriver à tel endroit.

Donne-toi les moyens dans les règles. Tu as un plaisir, qu'il faut véhiculer. Tu peux vivre un immense plaisir si tu te donnes les moyens d'aller jusque-là. » Carole marque une pause. *« Poussons les paramètres, à condition que les élus et que tout le monde permettent de le faire, pour que les joueurs n'aient pas à se torturer l'esprit sur autre chose que jouer. Ils n'ont pas le droit de ne pas faire la passe parce que l'autre va avoir des pubs ou des bénéfices personnels quelconques, il ne faut pas que cela arrive. »*

Cela serait-il déjà arrivé dans le rugby ? Certains ego auraient-ils fait perdre la notion du collectif ? *« Je ne sais pas si C'est arrivé, mais en tous les cas, je le redis, il ne faut pas qu'il y ait d'autres éléments qui rentrent en jeu. Quand je vois, à un moment donné, certaines prestations de certains joueurs et que je les vois après, le jour où ils ont fait leur finale pour la Coupe du Monde, c'est là où je dis qu'ils sont de gentils branleurs. Rien de méchant de ma part dans ce mot. Je savais qu'ils étaient capables de bien jouer, depuis le début. Mais encore fallait-il qu'ils se transcendent et qu'ils se fassent mal. J'ai eu l'impression, parfois, qu'ils se sont protégés. »* Qu'est-ce qui pourrait expliquer cette attitude ?

Clarifier les situations

Est-ce qu'à un moment donné, quand les internationaux savent qu'ils ont une saison importante, surtout dans les clubs qui jouent la H Cup, ne pensent-ils pas à « s'économiser » un peu ? Cela ne doit pas être toujours facile de jouer à 100 % et pour son club et pour l'Équipe de France ? Carole le reconnaît. *« Financièrement et en dédommagement pur, si la Fédé se trouve les moyens de faire vivre ses joueurs pleinement quand*

ils portent le maillot tricolore, quitte à avoir un autre bonus, parce que je pense qu'ils ont quand même des avantages par rapport au club ou ce qu'ils touchent à l'année, cela pourrait peut-être résoudre le problème. Il faudrait une convention avec les clubs, si jamais il y a une blessure ou il y a quoi que ce soit par rapport à la protection du joueur et de son professionnalisme... C'est là que j'ai l'impression qu'il y a un gros travail à faire d'entente, pour que le joueur dise "je vais voir tel patron." Pour que le joueur sache qu'entre la Fédé et son club, les choses sont claires et nettes et qu'il n'a pas à s'en soucier. » Si je comprends bien, il faudrait que la Fédé et la Ligue travaillent encore plus main dans la main, pour clarifier notamment le cadre dans lequel va évoluer l'international. Pour Carole, cela passerait par davantage de professionnalisme. « Ce n'est pas un retour en arrière qui sauverait le rugby, dont les valeurs sont beaucoup plus fortes. Il faudrait clairement établir ce professionnalisme entre les clubs et la Fédé pour justement permettre la valorisation de ces valeurs rugbystiques. Pour que tout soit clair pour le joueur, pour qu'il adhère à un système bien établi, et qu'il n'ait plus qu'à penser à jouer et à se faire plaisir, en rentrant sur du Technique pur et simple. Et je pense que du coup, le côté mental et psychologique serait plus facile à gérer. »

Je demande alors à Carole, si, du même coup, clarifier les relations entre la Fédé et les clubs ne permettrait pas aussi de régler les problèmes de calendriers, de doublons et du rythme imposé à nos internationaux qui jouent beaucoup plus de matches que les joueurs des autres nations, dont le système fonctionne différemment. « Il faudrait sans doute penser à une autre répartition des matches, en étant prioritaire par rapport à l'IRB. Et permettre aux internationaux d'avoir plus de temps de repos parce que l'on a tendance à oublier que la machine

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas les forts caractères ? *« Je suis un garçon de challenges. »* Il m'explique alors qu'il est resté à Dax de l'âge de 6 ans à 23 ans. Qu'ensuite, le rugby semi-pro est arrivé, puis pro en 1998, et donc quand les deux Stades (Toulousain et Français) l'ont contacté, il a saisi l'opportunité d'évoluer, sur le plan rugbystique et financier. *« Bien sûr qu'on était déjà payés, et c'était bien. Mais pour la même chose ailleurs, on avait trois fois plus... j'avais 23 ans à l'époque, j'étais déjà international et j'ai choisi d'aller à Paris. »*

Pourquoi ce choix ? La réponse fuse. *« Parce qu'il y avait Bernard Laporte. Et Max Guazzini. »* Pas qu'une question d'argent, donc. *« Le choix de l'entraîneur et du président étaient importants pour moi. »* Richard réfléchit. *« Et cela me semblait plus compliqué de rentrer dans le moule toulousain. Parce que c'est un club formateur, une grosse maison. À Paris, il y avait plus de diversité dans les joueurs... enfin, je le percevais comme ça. Tu vois, en sélection avec l'Équipe de France, les Toulousains restent avec les Toulousains, et ils sont souvent nombreux puisque les meilleurs sont presque tous au Stade. »* Il sourit. *« Et puis... Paris, c'est Paris, c'était sortir un peu du cocon familial aussi. Que sont ma famille et le club. »* Un an après son arrivée au Stade français, Richard se casse l'épaule. C'est le départ de Bernard Laporte appelé à prendre les rênes de l'Équipe de France, en 1999, qui décide Richard à rentrer à Dax. Il y reste un an. *« C'est l'époque où Louis Nicollin se met dans le rugby et il me voulait, donc je suis parti à Béziers. »* Où il reste deux ans. Le club change d'entraîneur et de staff alors qu'il est européen et figure parmi les six premiers du championnat.

Quitte à repartir pour un nouveau challenge, Richard choisit de partir à Bordeaux, appelé par Bernard Laporte qui reconstruit le club girondin, avec un pôle d'investisseurs, parmi lesquels

Khalid Khalifa. Mais le projet tourne court. Quelque temps après l'arrivée de Richard, les problèmes financiers commencent. *« Dans l'année, il y a eu une enquête sur Khalifa, qui a été obligé de retirer ses billes. Bernard Magrez (propriétaire à l'époque de la société William Pitters) était l'un des plus gros investisseurs, il y avait beaucoup de contrats, beaucoup d'argent, et il en a manqué à l'arrivée. Donc, la DNACG² a décidé de rétrograder le club. »* Ugo Mola, le meilleur ami de Richard, jouait à Castres et réussit à convaincre son président de le faire venir. Là, Richard joue deux ans jusqu'à l'arrivée d'un nouveau staff, avec, à sa tête, Laurent Seigne. *« Comme il ne voulait pas de caractères, tous les anciens qui étaient là, Reggiardo, Mola, Dourthe, Ledesma... On a tous dégagé. »*

Direction le Pays basque et l'Aviron Bayonnais où Richard terminera sa carrière. *« Je crois que je n'ai rien oublié. »* Je vérifie, c'est exact. Rires. Quand il évoque ses dernières années sous les couleurs de Bayonne, le Dacquois me fait part des difficultés qu'il a rencontrées et dont il fait l'analyse. *« Quand je suis arrivé à l'Aviron, en 2005, le club venait de réussir à se maintenir dans l'élite, quand le Top 16 est passé à 14, avec quatre descentes au lieu de deux. Ils étaient montés de Pro D2 la saison précédente. Leur collectif était fort. Ils s'en étaient sortis tous ensemble, et moi j'arrive, en étant un peu plus payé que les autres. On m'a donc un peu regardé de travers et il a fallu que je prouve à tout le monde que je méritais ce qu'on me donnait. »* Pari réussi. Richard en devient le capitaine au bout d'un an et demi, le reste pendant deux ans, quand, en 2008, alors qu'il a 33 ans, le président lui demande, au milieu de la saison, au mois de février, de devenir le manager. Ou plus exactement manager-joueur. *« J'aspirais à faire ça, à entraîner,*

mais plus tard, pas aussi vite, et l'erreur que j'ai faite, c'est d'accepter. En fait, j'e n'étais pas prêt pour le faire et cette décision me coûte encore aujourd'hui. » Il sourit. « Parce que depuis, je ne suis plus dans le monde du rugby, à part à la télé, mais bon... » Fort de ce vécu, Richard m'explique que pour être un bon entraîneur, il faut avant tout des qualités d'écoute. Un peu d'expérience aussi. « J'ai beaucoup appris de ce qu'il s'est passé, je sais comment ça marche maintenant ! »

Du coup, j'enchaîne sur un des phénomènes observés depuis l'arrivée du professionnalisme : ses exigences de résultats à court terme. Autrement dit, cette valse des entraîneurs à laquelle on a pu assister parfois, presque comme au foot, n'est-elle pas préjudiciable au club ? « *Pas le temps. On n'a pas le temps aujourd'hui. Ceux qui l'ont, ce sont les clubs qui ont de l'argent : Toulouse, Clermont, le Racing... Toulon, même si Toulon a dû changer d'entraîneur puisque, comme tu le sais, Philippe Saint-André est parti avec l'Équipe de France. Parce que les autres clubs, notamment l'Aviron, se battent pour attirer des sponsors, pour avoir un groupe marketing. Ici, à Dax, ils ne pourront pas aller beaucoup plus haut : il y a un contexte qui n'est pas assez puissant. C'est là que le bassin économique est important. »*

Money, money, money

Richard développe sa pensée. Les équipes marketing des clubs travaillent localement et au niveau national pour obtenir des budgets. Aujourd'hui, le professionnalisme fait que les clubs qui ont le plus de moyens ont souvent, et en toute logique, la meilleure équipe. « *Il n'y pas de miracle : plus on a de l'argent, plus on a de facilité à construire un club, un centre de*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vraiment, à en croire Richard. Et puis, ils dépendent de plusieurs paramètres. « *Psychologie de certains, contexte du match... C'est au manager de voir, de s'adapter. Il faut connaître son groupe. Bernard (Laporte), il n'a pas changé ses méthodes. À la mi-temps de Racing-Toulon⁸, il n'y avait pas le son, mais je sais comment il leur a parlé ! Il a insulté les mecs Et c'est tout, quoi, "vous êtes des nuls" !* » Et ça marche ?

« *Bien sûr, ça blesse ! Et tout ce qui blesse entraîne une réaction : réaction, action. Mais il est vrai que parfois, ça génère l'effet inverse... comme Marc Lièvremont et François Trinh Duc lors de la dernière Coupe du Monde. C'est ce qui se passe, quand comme moi à l'Aviron, on manque un peu d'expérience.* »

Et les journalistes sportifs, ont-ils changé avec le professionnalisme ? La presse spécialisée est-elle différente ? J'ai ma petite idée sur la question, je lance le sujet, de la manière la plus neutre possible. « *Richard, tu viens d'évoquer la Coupe du Monde, Marc Lièvremont, etc. Quel est le rôle joué par les journalistes ?* » La réponse ne me surprend pas. La presse a, elle aussi, bel et bien évolué. Dans quel sens ? « *Les journalistes ne connaissent pas le sport, aujourd'hui. Il n'y a souvent aucun respect. Ils font du papier. Et les trains qui arrivent à l'heure, ça ne fait parler personne. Tu le sais bien, qu'est-ce qui fait vendre ? La mort, le conflit et le sexe. Donc les journaux, qu'est-ce qu'ils font ? Ils cherchent les petites bêtes et multiplient les polémiques...* » Dans une telle évolution, un tel contexte, le rugby est-il toujours l'école de la vie ? D'une certaine manière, oui. Parce qu'au rugby, on apprend à jouer avec les autres. Le collectif est une vraie réalité. On y apprend, développe Richard, l'humilité, la vie en communauté. « *Moi, je suis allé à l'école de rugby, parce que j'avais mes copains qui y*

allaient. Et pour m'amuser. T'apprends sur toi-même, à te servir du petit, du rapide, du gros, du fort, du pas fort, du timide... C'est vrai que le rugby est un sport où il y a de la place pour tout le monde. » Alors, tout va plutôt dans le bon sens ? « Le nombre de licenciés augmente chaque année, donc... oui ! Il était un temps où les mamans avaient peur de mettre leurs enfants à l'école de rugby... C'est un sport de brutes, c'est vrai, de combat. Mais C'est un sport de garçons très intelligents parce que le rugby est très tactique maintenant... et on gagne des matches parce que stratégiquement, on est bon. Clermont, ils perdent parce que stratégiquement, ils n'ont pas su s'adapter, modifier leur tactique de jeu, il s'est mis à pleuvoir, et ils n'ont rien changé. C'est un sport intelligent, le rugby : tout s'étudie, les failles de l'adversaire, c'est de plus en plus minutieux, de plus en plus réfléchi. Son image est donc en train de changer, il y a moins de coups qu'avant, parce qu'on est suspendu maintenant. Les mamans y reviennent parce qu'elles se disent : "Tiens, ça va t'apprendre à vivre un peu". »

Avant de se quitter, nous parlons, pêle-mêle, d'arbitrage (des mêlées notamment, bien avant la polémique de la rentrée), des règles, du « métier » de certains (qui rend l'arbitrage des mêlées compliqué voire complètement opaque, même, apparemment, pour les initiés). Richard m'explique les liaisons en mimant les gestes, me fait remarquer que C'est l'Euro de foot et que personne (ou presque) n'en parle... Je lui demande s'il voit Toulon ou Toulouse remporter le Brennus... « *Je suis un très mauvais pronostiqueur ! Aux "Spécialistes", je crois que je n'ai pas un seul pronostic de bon.* » Il se lance malgré tout, toujours en riant. « *Mais... Je ne vois pas Toulon gagner parce qu'ils ne sont pas assez complets. Ils seront sans doute champions dans un ou deux ans. Déjà, l'année prochaine, pour les secouer, les*

Toulonnais, ça va être compliqué... » Si l'avenir et le dénouement de la finale lui ont donné raison (et un pronostic de bon, un !), les paris sont ouverts pour la saison 2012-2013.

1. « Les Spécialistes rugby », émission présentée par François Trillo, diffusée le vendredi soir sur Canal+ Sport.
2. La DNACG (Direction nationale d'aide et de contrôle de gestion), qui dépend de la FFR et de la Ligue Professionnelle, est chargée d'examiner les critères financiers des clubs de Top 14 et de Pro D2.
3. Éric Blondeau.
4. Les joueurs qui ont une image sont payés par des sociétés, qui au lieu de donner de l'argent au club, donnent un salaire directement au joueur. En contrepartie, elles utilisent son image pour la promotion de leur société.
5. Angresse est un village situé dans les Landes.
6. Pour étayer la comparaison, 200 millions d'euros, c'est le budget du Paris-Saint-Germain.
7. Depuis notre rencontre, David Beckham a signé au PSG pour un contrat de cinq mois.
8. Racing Métro-Toulon, quart de finale Top 14 - 2011-2012.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

reprise du championnat. Nous nous séparons en évoquant le Jubilé de Serge Betsen, organisé à Biarritz, quelques jours à peine avant notre entretien. « *Je n'ai pas pu jouer, c'est dommage. Mais c'était vraiment sympa de tous se retrouver, une très belle fête pour Serge !* »

1. Dimitri s'est fait opérer du genou quelques jours avant notre rencontre.
2. Serge Blanco.

MAXIME MÉDARD

**« LE SEUL ENDROIT SUR TERRE OÙ JE SUIS
BIEN,
C'EST SUR UN TERRAIN DE RUGBY »**

Ce n'est pas parce que face caméra, le garçon peut paraître sou-vent timide, le verbe parfois hésitant, que Maxime Médard, 25 ans, n'a rien à dire. Bien au contraire.

Tout a commencé en off, le 16 juillet au soir, sur la côte landaise, devant un steak géant. Maxime me parle de sa blessure en février au Tournoi des Six-Nations, de sa rééducation au CERS de Capbreton, de sa Coupe du Monde en Nouvelle-Zélande, un des grands objectifs de sa carrière. Avant d'aborder tout le reste.

Tout en passion, franchise et humilité.

Tou-lou-sain !

C'est vers l'âge de 5 ans que Maxime commence à jouer au rugby. Sans trop de souvenirs de cette période-là, précise-t-il, « *C'était peut-être un peu avant, mon père était joueur de rugby, comme mon oncle, et donc j'ai tout de suite baigné là-dedans...* » Il s'arrête, sans doute pour essayer de faire remonter quelques souvenirs. « *Mon père est un fou de rugby, je suis donc naturellement allé au rugby, sans me poser de questions, comme mon frère, même s'il est ensuite parti vers d'autres sports.* "Le rugby, une affaire de famille donc, chez les Médard.

Mais sur le terrain... à partir de là, comment cela s'est-il passé ? Qu'est-il arrivé au garçon de 5 ans tombé dans le rugby à cause d'un gène familial, pour devenir le numéro 15 international du Stade toulousain ?

« Jusqu'à 13-14 ans, j'ai été à Blagnac, un club familial et familial, on se connaissait tous. Après, je suis parti au Stade toulousain, sur un coup de tête, parce qu'on avait perdu une finale de championnat. Pour-tant on avait une belle équipe à Blagnac. D'un seul coup, je me suis dit que je voulais être champion de France, pas forcément avec la grande équipe mais au moins une fois dans ma vie. Mon père m'avait d'ailleurs dit que si je voulais le maillot de l'Équipe de France, il ne me l'achèterait jamais, et que je n'avais qu'à le gagner moi-même. "Il rit, avant de reprendre. « Je me suis dit que le Stade, c'était peut-être le meilleur club où je pourrais faire ça, ou gagner ça. J'ai eu la chance que mon père connaissait Robert Labatut, c'était le recruteur des jeunes du Stade à l'époque. » Il me précise que Robert Labatut avalait des kilomètres pour recruter les jeunes. C'est donc lui qui lui a permis de rentrer au Stade toulousain, « et puis j'ai évolué comme ça, j'avais 13 ans, à l'époque, enfin, je crois, c'était en cadets. Les six premiers mois, cela se passait bien, j'étais en cadets B, et puis j'ai été surclassé mais je pensais encore que je n'avais pas forcément beaucoup de qualités. » Alors Maxime m'explique qu'il a travaillé dur avec son père, et que les performances sont vite arrivées. Son père, qui l'a beaucoup inspiré, dans son jeu, son éducation. A-t-il eu d'autres modèles de joueurs ? « Le jeu que je joue, c'est lui qui me l'a appris, après j'ai eu des joueurs que j'ai préférés à d'autres mais c'était surtout l'équipe du Stade toulousain qui me plaisait de manière générale. »

C'est à ce moment précis qu'il prend conscience qu'il pouvait « peut-être » faire quelque chose dans le rugby. Modeste

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

gérer au mieux. »

Avant de laisser Maxime rentrer au CERS, je lui demande ce qu'êre pro signifie pour lui. La réponse ne me surprend pas. *« Êre pro, c'est travailler, être toujours le meilleur sur le terrain, tout donner, être là pour notre public. C'est aussi informer les supporters. Moi, quand je twitte, c'est pour ça. Je sais qu'il y a des gens qui me suivent et qui sont contents de savoir que je cours à nouveau, que ça va mieux. Quand je me suis blessé, il y a 4 000 personnes qui sont venues me soutenir, cela fait du bien d'être suivi, je les remercie de temps en temps. Comme je le disais tout à l'heure, il y a beaucoup de gens qui économisent toute l'année pour venir nous voir jouer, donc, en contrepartie, c'est important de garder un lien, de rester en contact, de leur dire comment on va, comment ça se passe. Ce n'est pas une obligation pour moi, je le fais, c'est logique, ce sont des principes en fait, des principes et des valeurs qu'il faut avoir, qui font partie de notre sport et qu'il faut défendre quand on est pro. »* Les fans de Wolverine seront sans doute déçus... mais ce n'est qu'en se quittant que nous parlerons brièvement, sur un ton amusé, de ses rouflaquettes... en attendant de les revoir très bien-tôt sur les terrains, ce qui est le cas (souhaitons-le), à l'heure où vous lisez entre ces lignes.

1. Xavier Garbajosa, international toulousain, aujourd'hui commentateur et consultant dans l'émission « Au Contact » sur Eurosport.

NATHALIE AMIEL

« *LES FILLES, AUJOURD'HUI, SONT TOUJOURS DES PIONNIÈRES* »

Un joli village de la banlieue toulousaine, posé au milieu de champs de tournesols, sous une chaleur de plomb. C'est toujours le mois de juillet, j'arrive chez Nathalie Amiel. Entre deux cartons (elle part rejoindre Béziers, sa région natale), l'ex-joueuse internationale devenue entraîneuse¹, vêtue du polo du XV féminin, prend le temps de me rencontrer et de me raconter avec un dynamisme certain, son vécu.

Plutôt introvertie mais accueillante et animée d'une belle énergie en dépit des 35 °C extérieurs, celle qui est aujourd'hui encore considérée comme la meilleure joueuse française voire internationale de tous les temps, analyse, de l'intérieur, toujours avec passion, l'évolution du rugby féminin. Et, parce qu'elle le connaît très bien aussi pour le côtoyer depuis toujours... celle du rugby masculin.

Quand on évoque le rugby féminin, deux choses viennent à l'esprit : son statut d'amateur, qui oblige les filles à continuer à travailler tout en menant leur carrière de haut niveau et sa récente médiatisation, sur France 4. Premiers pas de quinze féminines sur nos écrans plasma qui peuvent laisser envisager que ce rugby-là a de beaux jours devant lui... Travailler et tout concilier, Nathalie l'a toujours fait, même quand elle était joueuse internationale de haut niveau et qu'elle devait, en plus, s'occuper de ses deux enfants. « *C'est vrai que nous, les filles, nous sommes obligées de travailler et de prendre, pour le*

rugby, pas mal de temps sur notre vie personnelle, familiale, sociale. »

La passion chevillée au corps, Nathalie est toujours restée impliquée dans son sport. « Aujourd'hui, je travaille sur la commune de Quint-Fonsegrives², je suis chargée de tout ce qui est sécurité au niveau des agents. Et à côté de ça, je m'occupe du club de Quint, donc j'ai fini cette année-là puisque vous le voyez (elle me montre ses cartons), je suis en train de repartir dans ma région d'origine. » Son rôle est alors de remettre en route l'école de rugby de Quint, de construire une équipe de cadets-juniors et de seniors. « Parce que les seniors, on les avait, l'école de rugby on l'avait en entente avec Saint-O³, on avait 75 gamins, aujourd'hui il y en a 170, on a des cadets, on a des juniors, voilà, ça c'était mon rôle. Sur l'école de rugby, je m'occupais aussi des éducateurs, de les former, de les conseiller, de les aider à se construire à travers l'activité. En tant qu'éducatrice, je m'occupais des moins de 7 ans et j'entraînais également les seniors. » Les garçons. Ajouter à cela son rôle auprès du XV féminin. « Après, dans l'année, il y a des périodes encore plus lourdes, quand je suis avec les féminines, j'ai le Tournoi des Six-Nations, j'ai la Coupe d'Europe, les tests physiques, le fait d'aller superviser les matches et tout ça. J'entraîne avec Christian Galonnier. Moi, je m'occupe des 3/4 et lui s'occupe des autres. On est deux entraîneurs, deux décideurs du groupe et deux décideurs en équipe. Il y a aussi un manager qui nous aide à faire passer différents messages, que ce soit dans la vie de groupe ou dans la vie sportive. »

Quels sont ces messages à faire passer ? « On parle des valeurs, de l'investissement, du fait de travailler davantage. Même si l'on a moins de temps, on continue quand même, en effet, à travailler autant et on leur demande d'en faire encore

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

passé alors le BE1. Et prend goût à la formation. « *Je me suis régaler ! Cette vision, je ne l'avais pas forcément en tant que joueuse stratégiquement, sur le groupe, sur tout cela... et puis, je me suis dit : "Maintenant que tu as passé le BE1, tu passes le BE2."* Le BE1 concerne tout ce qui est éducatif et pédagogique, le BE2 le haut niveau, et permet de pouvoir être entraîneur en Équipe de France, en Top 14 ou Top 10. « *Je me suis donc retrouvée avec des gars vraiment intéressants comme Rougé-Thomas que je connaissais, Azéma, Benetton... quand tu passes plusieurs semaines avec eux, tu discutes, tu échanges, c'est très instructif. La différence quand même qu'il y a entre eux et moi, c'est qu'étant une femme, même si je passe le même diplôme qu'eux, je n'entraînerai qu'en série. Parce que je reste une femme...* » Elle sourit.

Pour Nathalie Amiel, l'avenir est toujours rugby, et va donc continuer à s'écrire à Capestang, où elle part dans quelques jours pour devenir éducatrice sportive à l'école primaire et s'occuper, le reste du temps, de l'école de rugby, qui est municipale. Le Racing Narbonne l'a déjà contactée, pour donner un coup de main au club en cadets et juniors, ainsi que le Comité de l'Hérault qui l'a sollicitée pour intervenir et travailler sur leurs projets.

Tout en continuant, bien entendu, à entraîner le XV féminin, dont on n'a pas fini d'entendre parler. Comme quoi, quand la passion, la détermination, le talent et le travail sont là, on peut être une fille et réussir à tout concilier, vie de sportive, vie active et vie de femme, en dépit des difficultés liées principalement à ce statut d'amateur.

Nathalie, à une époque où ce défi était encore plus difficile à relever, l'a fait. « *Le rugby m'a permis de grandir, de rencontrer du monde et de progresser dans ma vie de tous les jours.* » Une belle réussite, un exemple à suivre aussi, qui

montrent bien que le rêve des filles peut être accessible.

1. Avec Christian Galonnier.
2. Quint-Fonsegrives est une ville de Haute-Garonne, située dans la banlieue toulousaine.
3. Saint-Orens (Saint-Orens-de-Gameville) est une commune limitrophe de Quint-Fonsegrives.
4. Cyrielle Bouisset, 26 ans, 2^e ligne de l'USAP, 41 sélections en Équipe de France.
5. Carole Durand-Laurier.
6. Pierre Camou, 12^e président de la FFR, a été élu en décembre 2008.
7. Jean Abeilhou est un journaliste français spécialisé dans le rugby. Il commente des matches sur France Télévisions.

FABIEN PELOUS

« *NOUS AVIONS PLUS DE PLACE ET DE TEMPS POUR EXPRIMER NOS TALENTS* »

Quelques jours après avoir rencontré Nathalie Amiel, Fabien Pelous me donne rendez-vous à Nailloux, au Nailloux Fashion Village¹, dans son restaurant baptisé... *Le XV*. Passion quand tu nous tiens... Détendu, souriant, la carrure de l'homme le plus capé de l'Équipe de France est encore plus impressionnante que ce que j'avais pu imaginer. À peine installés devant un café, une femme vient lui demander un autographe, un cadeau pour les 11 ans de sa fille. Même retraité des terrains, l'aura de Fabien continue à rayonner. Une bonne chose pour cet ambassadeur du rugby, et pour ce sport de « gladiateurs » dont il parle avec un enthousiasme et des convictions communicatifs.

C'est vers l'âge de 13 ans que Fabien Pelous commence à jouer au rugby, à Saverdun, un petit club situé juste à côté de Nailloux. S'il n'y avait pas eu les copains, l'homme aux 118 sélections internationales aurait joué... au foot. « *J'ai joué au rugby un peu par hasard. En fait, j'ai suivi les copains. C'est dû aussi au fait que mes parents n'ont pas déménagé et ont acheté une maison à retaper pour leurs vieux jours. Ils y sont d'ailleurs maintenant, à Saverdun, et le voisin de cette maison était l'un des dirigeants de l'UAS, le club du coin. Il m'a dit : « Tiens, je vais t'inscrire, si tu as envie, je vais t'inscrire », et en même temps, le club jouait la finale de troisième division en réserve. Il m'a inscrit aussi au voyage, au long voyage (rires)*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

passé. Comme avec l'Équipe de France de rugby en Nouvelle-Zélande ? « *Le problème vient davantage du nombre de médias qui sont maintenant associés à notre sport. Je me rappelle de tournées où l'on avait juste deux journalistes avec nous, qui vivaient avec nous. On était un sport en plein développement et on avait besoin de cette médiatisation. Ces journalistes-là, savaient, en plus, faire la différence entre le off et le on, et savaient trouver la limite. Maintenant, on ne peut plus agir comme ça, parce que l'on ne peut plus privilégier un journaliste par rapport à un autre. Et les journalistes sont en concurrence, ils ont besoin de sortir l'info que ne sortira pas le concurrent. À partir de là, la relation avec eux a changé. On ne peut plus agir de la même façon. On est obligé de passer par des conférences de presse, où il est fait, la plupart du temps, de la langue de bois, et où, du coup, le moindre petit épiphénomène peut prendre des proportions...* » Des clients du restaurant viennent saluer Fabien, qui se lance, sans se départir d'un large sourire, dans une nouvelle signature d'autographe. Quand ils repartent, je lui demande si cela se passe toujours de cette manière, et comment il vit cette notoriété.

« *Les gens sont plutôt sympa. Quand on fait 2 mètres et 120 kilos, ils sont généralement sympa !* » Rires. Nous repartons sur les médias et les relations qui changent. « *Si les joueurs n'échangent plus avec les journalistes, ce n'est pas parce qu'ils n'en ont plus envie. Ils font simplement plus attention maintenant, parce que, autant, avant, on avait des journalistes qui savaient ce qui se passait dans le milieu du rugby, qui étaient au courant, qui en étaient même parfois issus. Autant aujourd'hui, on a des journalistes tout à fait différents, on a même des journalistes people, des médias qui s'intéressent au rugby une fois pour la Coupe du Monde, tous les quatre ans, et qui ne font pas de différence. Pour caricaturer un peu, à Gala*

ou VSD, l'aspect technique du sport, ils s'en foutent pas mal ! Ils prennent d'autres angles : C'est la coiffure de Sébastien Chabal. Quand est-ce qu'il va se couper les cheveux ? » Rires. « Pour la Coupe du Monde de foot, on avait vu Zidane avec une cigarette, ça avait fait les gros titres des journaux. Enfin bon... Voilà ! C'est une nouvelle donne, en tous les cas, dans le rugby. »

Équipe de France : comment réaliser le rêve ?

Restons en Équipe de France. Puisque parmi les rôles de Fabien, figure aussi celui qu'il tient au Comité de sélection de l'Équipe de France⁴. Je lui demande comment cela fonctionne, quels critères l'on retient pour dire oui à tel joueur, non à tel autre. « *Cela dépend des compétitions. Cela dépend des moments surtout. Là, on est plutôt sur des critères de découverte de joueurs, de formation de joueurs pour la dernière tournée, même si la formation n'est pas le but de l'Équipe de France. Le but était de prendre de jeunes joueurs pour voir ce qu'ils pouvaient donner à haut niveau, et les intégrer doucement à l'Équipe de France, aussi. La première sélection, c'est un événement important dans la carrière d'un joueur, donc, une fois que la première sélection est faite, d'autant plus, si elle est faite en Argentine, sur une tournée qui est moins importante, entre guillemets, sur le plan des résultats sportifs, c'est bien. »*

Il m'explique que si certains joueurs sont re-sélectionnés pour la tournée de novembre ou le Tournoi des Six-Nations, il n'y aura plus cette phase-là de première sélection, avec beaucoup de médiatisation, de pression et de stress par rapport au fait qu'ils découvrent quelque chose de nouveau. « *Même si*

maintenant, le système fait que les joueurs qui arrivent en Équipe de France ont l'habitude de Marcoussis, parce qu'ils sont passés par le pôle France, parce qu'ils n'arrivent pas là comme ça. Ils sont passés, généralement, par la filière des jeunes, avant. Donc, il y a beaucoup moins de découverte que ce qu'il pouvait y avoir à mon époque, où les joueurs étaient moins facilement détectés, étaient moins dans la filière, ce qui n'a pas été mon cas. On n'avait pas Marcoussis en plus. On allait en Équipe de France, on allait au Château Ricard⁵, et c'était la première fois que l'on découvrait la vie de château. Il fallait s'adapter à tout, à la fois aux méthodes d'entraînement, au lieu, à l'environnement, à la médiatisation importante, même s'il n'y avait que quatre journalistes. » Et donc, que manque-t-il, de son point de vue, au XV tricolore pour être un jour championne du monde ? « Il ne manque pas grand-chose. » Un point, on l'a vu. « Voilà. » Rires. « On a fait quand même trois finales dans l'histoire de l'Équipe de France... »

Est-ce un problème de rythme pour aller jusqu'au bout du rêve ? « On voit surtout que l'on est très irrégulier, en effet, à cause de ce rythme de matches. On a des joueurs qui, selon la période de l'année, ont du mal à être performants. On a l'exemple de l'Irlande, ou du pays de Galles, où les joueurs font entre 20 et 25 matches par an. Ça laisse 20 ou 25 semaines, ou même 30 semaines de préparation potentielles à 5 matches. Nous, ils en jouent 40. Ça laisse 10 semaines, 5 semaines en fait parce qu'il y a 5 semaines de vacances obligatoires. Et encore, on rogne de plus en plus sur les vacances obligatoires des joueurs. On essaie de former les hommes, mais pour quoi faire ? Ils n'ont pas le temps de vivre. Ils ont juste le temps d'être de parfaits joueurs de rugby. Il faut, je pense, trouver un équilibre. Trouver un équilibre, c'est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plus, le club catalan me proposait un emploi. Tout était donc réuni, Et c'est pour ces raisons que je suis partie de Montpellier. » À chaque fois, ce sont donc des choix rugbystiques et personnels de carrière qui ont fait bouger la jeune femme. Sans regrets. Toujours motivée par la passion de ce sport, le plaisir qu'elle prend à rentrer sur le terrain et à jouer, que ce soit dur ou pas. Le plaisir de faire des passes. « *C'est vraiment le plaisir que j'ai à toucher ce ballon et à faire ça. C'est ma motivation pour jouer. Et la motivation à gagner aussi... déjà, je suis très mauvaise perdante, donc forcément je ne rentre pas pour perdre ! C'est un truc qui m'agace fortement, sauf quand je perds contre vraiment plus fort que moi, mais malgré tout j'ai quand même du mal à l'accepter. »* Si Malice avoue détester perdre, cela tombe plutôt bien. Les victoires s'enchaînent. « *J'ai eu la chance de jouer à Nice où j'ai été championne de France quasiment toutes les années, je crois que je n'ai perdu qu'une fois. Et puis ensuite, quand j'ai signé à Montpellier, j'ai eu la chance de gagner le titre dès mon arrivée. L'année où je le perds, j'avais décidé de partir à Perpignan. Et depuis que j'y suis, je crois que je n'en ai perdu qu'un. »* N'ayant connu presque que les victoires, Marie-Alice ne rentre sur le terrain que pour gagner. Une belle motivation. Et de la motivation, quand on est une fille et que l'on joue au rugby, il en faut. Parce que la passion de ce sport exige, encore plus, peut-être, chez les filles, comme nous avons pu le voir avec Carole et Nathalie, de nombreux sacrifices. Pour tout concilier, vie de femme, de mère parfois et vie professionnelle. Parce qu'elles ne vivent pas de leur sport, qui leur prend pourtant la plus grande partie de leur temps. Alors, être une fille et jouer au rugby, comment cela se passe-t-il pour Marie-Alice ? Comment arrive-t-elle à tout concilier ?

Des conditions difficiles

Pour arriver et rester au plus haut niveau, Marie-Alice fait le choix de ne pas travailler. Presque six ans qu'elle ne fait que jouer au rugby. *« À Nice, je travaillais, parce qu'à ce moment-là, j'avais un patron vraiment parfait qui m'a permis de pouvoir jouer les week-ends, mais je m'entraînais beaucoup moins que ce que je fais aujourd'hui. »* À Montpellier, changement de décor et de musique. Les difficultés commencent. *« Cela a été beaucoup plus compliqué. Le club m'a bien aidée. Ils ne m'ont pas forcément trouvé un emploi dans ma branche, mais j'ai été, pendant un certain temps, à la boutique du club du MHRC, ce qui me permettait d'être libérée quand je le voulais. »* Mais la boutique ferme. À partir de là, Marie-Alice ne se consacre qu'au rugby, grâce au soutien de ses parents qui l'aident financièrement. Pour rester au très haut niveau et réaliser son rêve : jouer la Coupe du Monde. Quand elle arrive à Perpignan, se repose le problème. Le club catalan l'aide alors à financer ses études dans une école de massage de Montpellier. Malice fait les allers-retours entre les deux villes pour suivre ses cours et participer aux entraînements. Le club l'accompagne ensuite dans sa recherche d'emploi. Mais ce n'est pas simple non plus. *« À chaque fois que l'on a trouvé des boulots à mi-temps, comme je le souhaitais, pour pouvoir m'entraîner à côté, les gens étaient compréhensifs parce que Perpignan, c'est une ville très rugby. Ils nous aident très facilement. Mais, même avec la meilleure volonté, à chaque fois, quand arrive le Tournoi des Six-Nations et autres, ils se rendent compte que ce n'est pas possible. On n'est pas là tout le mois de février, on revient deux semaines, on repart trois semaines... Je me retrouvais à être obligée de dire aux gens*

« *au revoir* », ou eux à me dire “en fin de compte, non”. » Sans compter les trois entraînements par semaine et les week-ends de match. Et, pour celles qui sont mères, les enfants à gérer. « *Elles sont, pour moi, beaucoup plus passionnées encore, et méritantes que moi. Parfois, on pleurniche en rigolant les soirs de matches difficiles, en disant : “Je veux rentrer, tu me manques”.* » Marie-Alice éclate de rire avant de reprendre, admirative. « *Alors qu’elles, elles ont les petits bébés à la maison... Et simplement rejouer après une grossesse, être capable de revenir à haut niveau, vraiment, c’est beau.* » La passion.

Là, Malice comprend que cela ne serait pas possible de travailler tant qu’elle déciderait de jouer à haut niveau. Du coup, cela fait six ans qu’elle ne travaille pas pour se consacrer à 100 % au rugby. À son arrivée à Toulouse, où elle vit avec Lionel Beauxis, elle a eu la chance, grâce à sa médiatisation ou le fait d’être la compagne du demi d’ouverture international, de se voir proposer des emplois. Qu’elle a dû refuser, s’entraînant, en plus du calendrier de l’Équipe de France, à Perpignan. « *Je dois faire des allers-retours deux à trois fois par semaine, donc C’est compliqué. Du coup, c’est vrai que C’est difficile pour une fille de jouer au rugby, à haut niveau en tous les cas, et de le concilier avec le boulot. Beaucoup de mes coéquipières travaillent. Je suis la seule à ne pas le faire. Elles ont encore plus de mérite, parce que non seulement elles travaillent, mais elles s’entraînent après.* » Marie-Alice m’explique qu’elles ont des emplois aménagés. Que beaucoup d’entre elles ont dû travailler, au départ, dans des clubs, dans des fédérations, puisque C’est plus facile pour se libérer. D’autres ont été au chômage pendant une période pour pouvoir justement accéder à cela. D’autres travaillent dans des entreprises et prennent des congés sans solde puisqu’elles n’en ont pas assez pour partir

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ce niveau-là. Côté rugby, j'ai arrêté de jouer à 30 ans, et très franchement, c'est un milieu qui me manquait. C'est pourquoi je me voyais bien y revenir. Il y a eu l'opportunité de reprendre Bordeaux-Bègles, je l'ai saisie. »

Laurent n'a donc pas investi dans le rugby par hasard, par opportunisme ou poussé par son ego. Il reconnaît d'ailleurs qu'être issu du sérail a pu jouer en sa faveur. *« Les premières années de présidence ici ont parfois été difficiles, et ce qui m'a sauvé, je crois, c'est d'être de la famille, comme on dit en rugby. Comme j'avais joué et que j'avais gardé quelques copains, j'avais mes réseaux dans ce sport, ce qui m'a beaucoup aidé. »* Mis à part cette envie de retrouver le monde de l'Ovalie, quelles ont été ses autres motivations ? Il sourit. *« Le challenge, quand même, je l'avoue. C'est-à-dire que reprendre un club comme Bordeaux-Bègles, qui se traînait au fin fond de la Pro D2, et se dire qu'il était peut-être possible de le ramener au plus haut niveau, c'était un moyen, pour moi, de faire les deux choses que j'aimais : le rugby et en même temps, le challenge, le côté réussite, objectifs, ambition, qui me tiennent à cœur... qui font partie de mes traits de caractère, je l'avoue ! »* Aurait-il relevé ce défi dans un autre club ? *« Oui, peut-être, il faut être honnête... parce que je mentirais si je disais qu'à l'époque, j'étais un amoureux de Bordeaux-Bègles, ce n'est pas vrai. Mes deux clubs de cœur, ce sont Bergerac et le Stade toulousain, parce que ce sont les deux maillots que j'ai portés. Par contre, Bordeaux-Bègles est devenu mon club de cœur. À l'époque, cela aurait pu être Bayonne, par exemple. »* Je demande alors à Laurent quelles étaient ses attentes quand il a décidé d'investir dans ce club. Ont-elles été satisfaites ? La réponse est affirmative. *« Parce qu'il s'agissait pour moi, avant tout, de vivre une belle aventure humaine. Et ces deux dernières années, l'aventure humaine est magnifique. Je dis toujours que*

pour vivre des émotions très, très fortes, il y a la famille et le sport. Et dans le sport, il y en a peut-être encore plus dans le rugby parce qu'il y a cette notion de combat qui fait que l'on a une véritable crainte quand on joue. On ne sait pas de quoi l'on a peur, mais on a peur, on se rassure tous ensemble, on gagne tous ensemble, réellement. C'est donc encore plus fort en termes d'émotion, me semble-t-il. Tout cela, je l'ai vécu ici, et j'espère que nous en aurons d'autres ! Le jour de la montée, par exemple, en Top 14... C'est un des plus beaux jours de ma vie. Celui où l'on a battu le Stade toulousain au mois de mars dernier, dans un stade Chaban-Delmas plein, c'est aussi un des plus beaux jours de ma vie. Donc, en termes de retour émotionnel, oui, j'ai eu ce que je voulais, mais j'ai envie d'en vivre d'autres ! » Ce qui est humain, on en veut toujours plus. Laurent acquiesce, en riant.

Des attributions précises

Aujourd'hui, je subodore qu'il existe autant de managements de présidents qu'il y a de clubs. Que leurs attributions peuvent varier, allant du président omnipotent qui veut tout maîtriser, occuper tout l'espace (dont l'espace médiatique) à celui qui sait déléguer, présent mais discret. Il me semble que Laurent Marti fait partie de la seconde catégorie. Je vérifie si mon impression est justifiée. « *Je suis très proche du secteur sportif, très actif en termes de recrutement par exemple. C'est un rôle qui me plaît et je pense que c'est la clé du succès. J'y consacre énormément de temps et je dois avouer que je passe un peu plus de temps dans le côté sportif que dans le côté business du rôle de président. Ce côté-là ne me plaît pas forcément. Parce que justement, j'ai fait cela pendant 25 ans*

dans mes entreprises, et je suis revenu ici pour le sport, le partage, les relations humaines. Et j'ai la chance d'être très bien secondé par Olivier Brouzet¹ et Jean-Baptiste Machenaud², donc... »

Laurent s'interrompt, avant de préciser qu'en termes de recrutement, il est comme une aide au management, mais qu'il n'intervient pas dans les compositions d'équipe ou dans la manière d'entraîner. C'est donc lui qui a choisi Raphaël Ibañez... « *Oui, par exemple. Je l'ai choisi comme j'ai toujours fait dans ma vie... je marche beaucoup à l'instinct, au coup de cœur. C'est comme ça que j'avais choisi Vincent Etcheto³ à l'époque, ou Laurent Armand⁴, ou même Marc Delpoux⁵ qui était au chômage... quand on l'a relancé. Raphaël Ibañez, je me disais qu'il avait... moi, ce que j'avais décelé en lui, c'était surtout des valeurs humaines. Cela m'intéressait. Je savais qu'il avait fait une grande carrière, je savais aussi qu'il allait apprendre le métier de manager-entraîneur chez nous, parce qu'il démarre, ce n'est pas inné. Cela a été la même chose pour Régis Sonnes⁶ ou Joe Worsley⁷. Il ne me faut pas longtemps quand je fais un choix. En général, c'est oui ou non très vite. »*

Une ambition mesurée

Être président, c'est aussi fixer des objectifs. Quels sont ceux de Laurent pour son club, à court, moyen et long terme ? « *À court terme, c'est arriver à s'installer en Top 14, parce que l'on est en danger, là, chaque année. À moyen terme, je n'en ai pas, et à long terme... on rêve de ramener le Brennus ! Il faut que l'on se fixe, comme cela, des objectifs très élevés. Mais j'ai toujours dit que ce sera dur et long, très certainement. »* Je me

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

donc pas un simple sport : C'est une culture. On ne quitte jamais le rugby. Après, que l'on y fasse diverses activités plus ou moins profondes, on ne quitte jamais ce monde-là. On peut être volleyeur un temps, puis ne plus l'être, mais rugbyman, on l'est jusqu'à la fin. » Il m'explique alors que pour lui, le rugby est une culture. « C'est un ethnologue passionnant, Sébastien Darbon², qui a écrit sur le rugby. Son ouvrage date un peu maintenant, mais pour moi, il est toujours une référence. Il s'est penché, en tant qu'ethnologue, sur ces spécificités autodéclarées du rugby : autrement dit, qu'est-ce qui faisait de cette chose sociale-là, une chose qui se voulait un peu à part des sports qui lui ressemblaient ? Il s'est immergé, en tant qu'ethnologue, avec sa méthode, dans une tribu de rugbymen exotique et retirée du monde... c'était à Tyrosse³ ! Il a vécu six mois là-bas, ce qui est déjà un exploit, parmi les Tyrossais... » Rires. « Il en a déduit qu'effectivement, de très loin, le rugby n'était pas un sport. Que c'était au contraire quelque chose qui engageait toute la société tyrossaise, pas simplement les joueurs. Que c'était vraiment une culture, avec ses rites initiatiques, de passages, des rôles, une hiérarchie, des symboles, etc. Il disait que C'est peut-être cela qui donne à la fois cet hermétisme et cette profondeur à ce sport, dont finalement, la partie jouée n'est qu'une partie émergée. »

Tout change et rien ne change...

Serge Simon a connu le rugby amateur. Ou plus exactement, rectifie-t-il, le faux professionnalisme connu sous le nom d'amateurisme marron. Selon lui, quelles sont les principales différences aujourd'hui, avec ce qui se passait avant l'arrivée du professionnalisme ? « *Vaste question* », me répond-il. Avant de

développer sa pensée. « *La principale différence... Y en a-t-il ?* » Pour moi, la première réside quand même dans le fait que le rugby est devenu pour les joueurs pro un métier, auquel ils consacrent 100 % de leur temps. Serge acquiesce, sans grande conviction. « *Je suis assez sceptique, comme vous le voyez, parce que je pense que tout cela, c'est de l'habillement. Mais cela ne change pas grand-chose à ce qui relie les gens qui font ce sport... les gens au sens large, pas seulement ceux qui le pratiquent. Ce sont toujours les mêmes leviers. Les couleurs changent, les musiques changent, les décors changent, les costumes changent, bien sûr, mais finalement, il se passe toujours, à peu près, les mêmes choses qu'avant. C'est avant tout une aventure personnelle et collective, dans un combat collectif.*

Alors, on gagne un peu plus d'argent, on en gagnait sans doute un peu moins, on avait plus de ci, un peu moins de ça... Après, ce sont des débats, pas du tout stériles parce qu'ils sont nécessaires, parce qu'il faut bien remplir le temps, mais l'essentiel ne varie pas. À un moment donné, tu as tes enfants qui se mettent à jouer à ce sport-là. Ils sont accrochés, par plein de trucs, ils vont grandir dans cet environnement-là, ils vont mûrir, puis cela va devenir un métier, une partie de leur vie... Avant, c'était une partie de leur métier. Bon. Ce n'est pas une différence fondamentale. Cela nécessite des aménagements, des réflexions, parce que les choses évoluent, et que faire du rugby exclusivement dans cette période de sa vie, cela pose des questions sur l'après, sur cette capacité à rebondir dans la société... » Il s'interrompt. « *Mais des grands changements, je n'en vois pas trop. Franchement. Alors peut-être que dans cinquante ans, il y en aura, mais sur l'essence, non. C'est comme dire : Y a-t-il une différence entre ce que l'on faisait nous, et ce que faisaient les gens en 1920-1930 ? Je pense que*

si l'on se posait autour d'une table, on se dirait les mêmes choses. »

De la CNRE à Provale

Le contexte et ses grandes lignes étant posés du point de vue de Serge, nous abordons Provale, qui sous sa forme initiale, a été créé quelque temps après l'arrivée du professionnalisme. « Il y a eu deux étapes : la création du Syndicat des joueurs, puis de Provale. Les premiers balbutiements du Syndicat ont été menés par une succession de joueurs. Il y a d'abord eu des internationaux, comme Philippe Saint-André notamment, en tête de liste, qui, au cours d'une tournée des All Blacks, me semble-t-il, avaient manifesté le désir, en représentant à deux ou trois les autres joueurs, évidemment, de revendiquer une augmentation des primes. Ils avaient boycotté une réception... c'était les balbutiements. Puis après, il y a eu la naissance du rugby professionnel et son corollaire la Ligue professionnelle. Dans l'instance de la Ligue avait été créé le SNJR⁴ par Jean-Marc Lhermet, Rémi Trémoulet, Émile Ntamack notamment, qui ont eu le mérite de poser un cadre, mais qui était, pour moi, en tant que joueur de l'époque, tout à fait insatisfaisant. On était dans une ébullition : la création de la Ligue, qui s'appelait d'ailleurs la CNRE présidée par le président de Grenoble.

Il se passait, à ce moment-là, des choses incroyables. Lors de la saison 1997-1998, il y avait tellement d'ébullition politique au sein de la CNRE, qu'il fallait contenter des clubs, donc, à un moment donné, on parlait de passer à 21 clubs en première division, pour la saison d'après, changeant le nombre de clubs qui resteraient en première division en cours de saison. Les hypothèses étaient débattues dans les médias, et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

en jouer que 28, et puis après, à vous de gérer en tant que club. Je les entends déjà... “Oui, mais tu te rends compte, cela veut dire que si on ne l’a pas fait jouer avant, et que l’on ne va pas en finale, il n’aura pas joué... “Eh bien oui ! »

La santé des joueurs au cœur du système

Vu sous ces angles, rien n’est simple. Si ce n’est que de cette manière, les clubs seraient quand même tous logés à la même enseigne. Il y a eu ce même débat au cours de la saison dernière autour du Top 16, ce que Serge confirme. « Si vous saviez les discussions que j’ai dans les réunions ! Je ne dévoile rien de secret mais, il y a eu un match des Barbarians au mois de juin, contre le Japon, et le jubilé Serge Betsen. À l’époque, on nous demande gentiment si on est d’accord. Nous répondons que oui. Les joueurs sont convoqués officiellement. Les clubs sont au courant. Les joueurs partent au Japon, pour certains en plein milieu de leur repos. Ils sont contents, les joueurs : ils vont au Japon, jouer contre les Japonais, ils se font une semaine ou quinze jours de break. Pour le jubilé Serge Betsen, pas de problème non plus, on donne notre accord parce qu’il faut faire le jubilé... Et là, en commission paritaire, les clubs nous disent : “Bon. Le Syndicat a demandé que les joueurs qui étaient sélectionnés, convention collective oblige, devaient récupérer une semaine de congés.” Quand il y a une interruption des congés, il y a en effet automatiquement une semaine de congés supplémentaires. Ce n’est pas très médical, mais au moins, le mec se repose à distance. Il a interrompu ses vacances, et comme tout salarié, il a droit à une compensation sous forme de congés supplémentaires. Et là, les clubs me disent : “Oui, mais là, ce n’était pas un match officiel”. Je leur

réponds : « Comment ça, pas un match officiel ? » On me lance : « Les clubs n'ont pas reçu de convocations. » Je rétorque : « C'est vous, les clubs, qui nous avez demandé si les joueurs pouvaient aller là-bas... C'est bien que vous étiez au courant ! » Et on s'entend répondre : “Oui, mais on n'a pas de convocation officielle, donc on ne peut pas considérer que... “Vous voyez, ce sont toujours des discussions... On est toujours dans le même paradoxe ! La santé, c'est vraiment important, mais dès qu'il s'agit d'une application pratique aussi simple que celle-ci, les clubs ne veulent pas que les mecs soient indisponibles une semaine de plus par an, parce qu'ils veulent les avoir sous la main, et qu'ils jouent, et qu'ils jouent, et qu'ils jouent... L'idée, c'est de savoir si l'on part de “l'importance et la santé des joueur”, ce que tout le monde a dans la bouche ? Il n'y en a pas un qui vous dira : “Nous, on s'en fout.” C'est une évidence, mais par contre, dès que l'on discute dates, alors rien n'est possible. »

Alors, aucune issue pour tenter de résoudre certains des paradoxes du rugby professionnel ?

« Moi, je serais pour leur dire de faire tout ce qu'ils veulent dans leur calendrier. Parce que je comprends les impératifs des uns et des autres. D'abord, ce sont des amis, que ce soit la Coupe d'Europe, les gens de l'IRB, on se connaît depuis très longtemps. Chacun est dans son droit. Chacun défend sa compétition, son économie propre. L'Équipe de France a besoin de cette économie. La Coupe d'Europe a besoin de son économie, ce sont d'ailleurs des débats en ce moment. Le Top 14 a besoin d'une économie pour pouvoir payer des joueurs. Nous-mêmes, à Provale, sommes concernés par ces débats-là. Il n'est pas question de foutre en l'air l'économie. On participe aux discussions, mais on n'est pas décideurs, alors faites, mais par contre, entendons-nous sur l'idée que la santé des joueurs

doit être préservée. »

Il est temps de partir. Mais avant... Serge a-t-il un souhait à formuler pour le rugby et son évolution ? « Mon souhait principal, c'est le développement de ce que je viens de dire. C'est que, quelle que soit l'évolution ou la direction que prendra le rugby, l'axe central soit toujours ceux qui jouent. Après, vous pouvez mettre des paillettes, des trucs, des machins, plus d'argent, moins d'argent... Tout cela, pour moi, ce sont des oripeaux, qui n'ont pas grande importance. Par contre, que tout reste centré sur les gens qui le font, avec deux choses très concrètes : leur santé physique et leur santé mentale. Quand je dis « leur santé mentale », cela veut dire aussi cette capacité à entretenir cette culture, pas par luxe ou par coquetterie... C'est que cette culture... ce que l'on aime tous dans ce sport-là, c'est qu'il nous a construits. Je ne dis pas qu'il n'y a que de belles âmes dans le rugby, il y a beaucoup de cons aussi, mais C'est un levier pédagogique intéressant. Encore une fois, le rugby ne fait pas que de belles âmes, mais, ces valeurs basées autour du combat collectif... cette idée d'interdépendance, de solidarité nous ramènent à l'essentiel. » À ce que l'on appelle les valeurs du rugby ? « À ce que l'on appelle, pompeusement, les valeurs. Et donc, garder toujours, comme centre de réflexion, ces axiomes qui sont : préservation de la santé physique, c'est une évidence, et de la santé mentale, pour que la culture soit préservée le plus possible. Je le redis. C'est de cette culture-là qu'émanent toutes les valeurs, tout ce que l'on reconnaît de sympa dans le rugby, quel que soit le statut, professionnel ou amateur. »

Pour Serge Simon, quelles que soient donc les formes que revêt le rugby, seul le joueur, au final, doit être placé au cœur du système. Et rien d'autre. « Après, vous pouvez y mettre autant d'argent que vous voulez, autant de ci, autant de ça, autant de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

t'attache. Il y a deux ans, en Pro D2, quand on s'est retrouvé à être 25 nouveaux joueurs, à porter de nouveaux maillots, ce n'était pas par amour de la ville, ou par attachement à la région. On était des copains. C'était la seule chose que nous partagions à ce moment-là. Par amour des copains, quand je mets le maillot, je le respecte, et après, il se trouve que l'on peut trouver des attachements dans la ville, autour du rugby, même avec des gens qui n'ont rien à voir avec notre sport, mais qui aiment ton club. Tout se cumule alors. Bègles a été mon premier club en France, donc il y a toujours un petit côté affectif en plus... » Amour des copains, partage... je demande au capitaine de l'UBB si ces valeurs, il les a apprises du rugby. Il réfléchit. « j'espère qu'à l'inverse, le combat, la solidarité sont des qualités dans la vie qui t'aident en rugby. Parce que l'on respecte les mêmes choses. Si tu veux avoir une belle carrière, je pense que tu as déjà toutes ces qualités et ces valeurs en toi. Si ce n'est pas le cas, tout le monde, autour de toi, va se rendre compte que tu ne respectes pas tes collègues. »

Il est bientôt temps de nous quitter. Avant de le faire, nous abordons sa reconversion, et l'équipe des All Blacks. En faisant un petit détour par le cinéma, totalement anecdotique. Son « après-rugby », Matthew me dit y penser de plus en plus. « J'ai encore cette année et deux ans avec l'UBB, ce qui me fera arriver à 33 ans. Je vais peut-être, à partir de l'an prochain, commencer à réfléchir, mais pour l'instant, c'est compliqué, je n'ai pas le temps. J'ai quelques idées, mais tant que je n'y serai pas, je ne saurai pas si cela me plaira, donc ça reste à voir. » Envisagerait-il de rester dans le milieu du rugby ? Matthew ne sait pas. « Quand j'aurai posé les crampons, peut-être que j'aurai envie de m'éloigner le plus possible des stades... mais après, le rugby C'est ma vie, donc C'est difficile d'imaginer aujourd'hui d'en être complètement coupé. Ce qui est sûr, c'est

*que je ne peux pas m'imaginer me lancer dans l'entraînement parce que vivre encore cette pression... » Il rit. « Cette pression du résultat... surtout quand on n'a plus l'occasion de jouer, que l'on ne peut plus agir sur le terrain, que l'on reste assis, que l'on regarde... ça me rend fou ! » Matthew aime la France, il y vit depuis dix ans. Une question me taraude... Quand les All Blacks rencontrent les Français, qui supporte-t-il ? « Les Blacks, toujours ! Mais la France est ma deuxième équipe préférée. C'est une autre raison pour laquelle je trouve les JIFF bizarres. Parce que C'est surprenant que certains joueurs étrangers qui ont passé la plupart de leur vie dans le championnat français n'aient pas le droit de jouer en Équipe de France. Là, on leur dit : "Tu es un étranger, tu es une m..." Pour moi, il n'y a aucune logique. Un joueur qui est là, disponible pour être sélectionné avec les internationaux français doit pouvoir choisir de jouer pour cette équipe. Sauf s'il a fait le choix de jouer pour son pays, bien sûr. Pour moi, c'est un joueur local, donc français. » Notre rendez-vous touche à sa fin. J'ai lu que Matthew avait tourné dans la *Trilogie du Seigneur des anneaux*. Amusée par l'anecdote, je voulais en savoir un peu plus. Alors je lui demande ce que cela fait d'être dans la peau d'un Nazgûl... Il éclate de rire. « Pas grand-chose... c'était un truc bizarre à vivre, un petit passage dans ma vie, entre deux saisons de rugby, je n'avais pas grand-chose à faire, c'était bien payé, j'avais 18 ans. C'est le copain d'une amie de famille qui gérait toute la partie des chevaliers dans le film. Il cherchait des gens assez grands qui pouvaient monter sur un cheval, déguisés, et voilà, j'y suis allé ! » Rires. « Ça n'a pas duré longtemps, mais c'était bien. Ce n'était pas du tout show-biz, je peux t'assurer, c'était tranquille ! »*

En rencontrant Matthew Clarkin, j'ai fait la connaissance d'un joueur étranger parfaitement intégré, amoureux de la

France et attaché à son club, dont le vécu du rugby professionnel peut nous permettre d'adopter d'autres angles de vue sur le sujet. Car si la présence massive de joueurs étrangers dans nos championnats pose aujourd'hui problème, notamment pour les jeunes Français et notre XV international, n'oublions pas que certains clubs ne sauraient se passer de leur présence, de leur investissement et de leur niveau de jeu pour tenter de rivaliser avec les meilleurs. Pour preuve : la carrière de ce valeureux capitaine « béglo-zélandais ».

1. Les Nazgûl sont des personnages du *Seigneur des anneaux* de J. R. R. Tolkien, adapté au cinéma par Peter Jackson. Au nombre de neuf, ils apparaissent sous la forme de spectres invisibles vêtus de grands manteaux noirs, montés sur des chevaux. Ils sont les serviteurs terrifiants du Seigneur Ténébreux. La Trilogie a été tournée en Nouvelle-Zélande.
2. Cambridge est une ville de la région du Waikato. Elle est située à 24 kilomètres au sud-est de Hamilton, sur le fleuve Waikato.
3. Lire son entretien à partir de la page 207.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Née en 1970 à Béziers

Postes

3^e ligne en club, centre en Équipe de France

Clubs

école de rugby de Capestang de 1982 à 1984

SFN XV Narbonnais de 1982 à 1992

Saint-Orens Rugby féminin de 1992 à 2002

Sélections en Équipe de France

51 sélections de 1986 à 2002

Carrière d'entraîneur

Saint-Orens

Quint-Fonsegrives (équipe sénior masculin)

Sélectionneur de l'Équipe de France de rugby à XV féminine

Palmarès

Joueuse

Vainqueur de la Coupe de France avec Narbonne en 1991

Championne de France avec Saint-Orens en 1993

Championne d'Europe en 1988, 1996, 1999, 2000

Grand Chelem en 2002

Entraîneur

4^e de la Coupe du Monde féminine en 2010

Montée en 1^{re} série avec Quint-Fonsegrives (comité Midi-Pyrénées) après la saison 2008-2009

FABIEN PELOUS

Date de naissance

7 décembre 1973 à Toulouse

Poste

Deuxième ligne

Clubs

Saverdun de 1983 à 1991

SC Graulhet de 1991 à 1995

US Dax de 1995 à 1997

Stade toulousain de 1997 à 2009

Sélections en Équipe de France

118 sélections de 1995 à 2007, capitaine de 2003 à 2007

(Joueur le plus capé avec 118 sélections, dont 42 en tant que capitaine)

Palmarès

Vainqueur du Challenge de l'Espérance en 1994, 1995

Vainqueur de la Coupe André Moga en 1994

Vainqueur de la Coupe de France en 1998

Vainqueur du trophée des champions en 2001

Champion de France en 1999, 2001, 2008

Vainqueur de la Coupe d'Europe en 2003, 2005

Grand Chelem en 1997, 1998, 2002, 2004

Vainqueur du Tournoi des Cinq et Six-Nations en 1997, 1998, 2002, 2004, 2006

Vice-champion du Monde en 1999

Distinctions rugbyistiques

Oscar du Midi olympique : Or en 1999, 2004. Bronze en 2000. Argent en 2003

Après-rugby

Manager de la réserve de l'Équipe nationale française (Équipe de France A) en juin 2010

Comité directeur de la FFR, et Comité de sélection de l'Équipe de France, depuis 2011

Entraîneur et manager de l'Équipe de France des moins de 20 ans avec Didier Retière, depuis 2012

En parallèle, Fabien passe une maîtrise de manager général de club sportif professionnel, à l'université de Limoges.

MARIE-ALICE YAHÉ

Date de naissance

10 juillet 1984 au Creusot

Poste

Demi de mêlée

Clubs

RC Nice de 2002 à 2006

Montpellier HRC de 2006 à 2008

USA Toulouges de 2008 à 2009

USAP depuis 2009

Sélections en Équipe de France

33 sélections depuis 2008 (capitaine depuis février 2011)

SERGE SIMON

Date de naissance

3 juillet 1967 à Nice

Poste

Pilier gauche

Clubs

CA Bègles Bordeaux de 1987 à 1993

AS Mérignac de 1993 à 1994

Stade Bordelais de 1994 à 1996

Stade français de 1996 à 1999

Gloucester RFC de 1999 à 2001

Sélections en Équipe de France

4 sélections en 1991

Palmarès

Champion de France avec Bègles Bordeaux en 1991

Champion de France avec le Stade français en 1998

Après-rugby

Président de Provale de 2000 à 2006, puis depuis juin 2012

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

BIBLIOGRAPHIE

Les médias sportifs spécialisés : *Midi olympique, L'Équipe, Le Journal du rugby, Les Spécialistes rugby, Au Contact*, etc.

Le rapport DNACG 2012, Économie du rugby professionnel français saison 2010-2011, Ligue Nationale de Rugby & FFR.

Pierre Albaladejo, *Les Clameurs du rugby*, Solar, 2007.

Pierre Berbizier, *Les Vérités du terrain*, Privat, 2007.

Pierre Conquet et Jean Devaluez, *Les Fondamentaux du rugby*, Vigot, 1977.

John Daniell, *Top 14, confessions d'un mercenaire kiwi*, Privat, 2007.

Richard Escot, *Rugby pro. Histoires secrètes*, Solar, 1996.

Nicolas Foulquier, *Flop 14*, Cépaduès Éditions, 2007.

Raphaël Ibañez, *Les yeux dans les yeux*, Éditions du Rocher, 2007.

J. Lacouture, *Voyous et gentlemen. Une histoire du rugby*, « Découvertes » Gallimard, 1993.

J. Lacouture, *Le rugby, c'est un monde*, Seuil, 1979.

Fabien Pelous, *118 vies*, Éditions Prolongations, 2009.

Raphaël Poulain, *Quand j'étais Superman*, Robert Laffont, 2011.

Anne Saouter, *Être rugby*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001.

Jean et François Trillo, *On refait le sport*, La Table Ronde, 2005.

Pierre Villepreux & Vincent Laffont, *L'Esprit rugby, pour un autre leadership*, Village Mondial, 2007.

Pierre Villepreux, *Intercalé*, Hugo & Cie, 2011.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

INTRODUCTION

QUAND LA PETITE HISTOIRE FAIT LA GRANDE

QUAND LE RUGBY A LE VENT EN POUPE

QUAND LE RUGBY GRANDIT... PREMIERS
SYMPTÔMES D'ALERTE

DIX-SEPT ANS DE PROFESSIONNALISME : UN ESSAI...
TRANSFORMÉ ?

- PIERRE VILLEPREUX
- PIERRE ALBALADEJO
- PIERRE BERBIZIER
- GUY NOVÈS
- ÉRIC BLONDEAU
- CAROLE DURAND-LAURIER
- RICHARD DOURTHE
- DIMITRI YACHVILI
- MAXIME MÉDARD
- NATHALIE AMIEL
- FABIEN PELOUS
- MARIE-ALICE YAHÉ

- LAURENT MARTI
- SERGE SIMON
- MATTHEW CLARKIN

ÉPILOGUE

POSTFACE

CARTES D'IDENTITÉ

ANNEXES

CHALEUREUX ET INFINIS REMERCIEMENTS

BIBLIOGRAPHIE